

Père Lestanc arrivait à St-Boniface. On reçut, à bras ouverts, cet excellent Père, destiné par la Providence à faire beaucoup de bien, principalement chez les Métis. Il devint l'ami et le compagnon préféré du P. Lacombe. Pendant 40 ans, ils garderont les meilleures relations d'amitié. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à relire la lettre qu'écrivait, au soir de sa vie, le Père Lestanc, à son vieil ami, à l'occasion de ses noces de diamant : " Depuis longtemps j'étais tenté de croire mon associé au nombre des morts, *Deo Gratias !* Non, loin de là ! Hier à la grand'messe et au bréviaire, aujourd'hui surtout au saint autel, mon cher vénérable Albert était là, recevant avec son aimable sourire les hommages sincères et les souhaits affectueux de ses frères, de son compagnon d'autrefois surtout. Que n'ai-je les ailes d'un ange pour voler à *Lacombe House*. Avec quelle joie nos cœurs battraient ensemble ! Rien que la pensée d'un tel bonheur ravit mon âme d'une céleste allégresse. S'il est doux de s'aimer entre frères, sur cette terre d'exil, que sera-ce donc de s'aimer dans le ciel !

" Demain, sans doute, cher ami, vous irez à Dunbow. Là encore, le nom du Père Lacombe sera, avec grande raison, célébré. C'est la pierre fondamentale de cette grande institution qui a déjà fait tant de bien et qui continuera, je l'espère, longtemps encore sa mission de civilisation chrétienne en faveur des chers Métis et Sauvages du pays.

" Pourquoi ne venez-vous pas à nos fêtes ? direz-vous. Cher ami, nous sommes ici en retraite. Le Père Lewis a commencé hier une mission de huit jours dans la paroisse, et, quoique je ne sois nullement nécessaire, je peux encore rendre quelques petits services. De plus, à cause de ma surdité, je ne jouis guère des grandes réunions." (*Vie du P. Lacombe.*)

Ce qu'était le P. Lestanc, la lettre suivante, d'un vétéran des missions, l'indique.(1)

“ Le Père Lestanc était un homme de Dieu, un saint religieux, et un saint prêtre. C'est ainsi que je l'ai apprécié dès mon arrivée à St-Boniface, en 1866. Le souvenir de ce saint religieux m'est toujours resté profondément gravé dans la mémoire, et, si aujourd'hui je regrette quelque chose sur ces jours-là, c'est de n'avoir pas su mieux profiter de l'avantage de l'avoir eu pour ami pour travailler à ma sanctification. Je vous dis cela dans la parfaite sincérité de mon cœur.

“ Comme religieux, il était d'une fidélité admirable à sa règle. C'était un homme de prière et d'oraison, un homme de vie intérieure. Ami de l'étude, il s'est rendu maître de l'anglais et de deux langues sauvages : le cris et le sauteux, de façon à pouvoir prêcher dans ces deux langues. Tous ceux qui ont vécu avec lui ont toujours été charmés de son caractère doux et affable. Sa Grandeur Mgr Taché l'estimait beaucoup et lui confiait l'administration du diocèse lorsqu'il s'absentait. Il a laissé dans St-Boniface un souvenir ineffaçable de ses vertus.

“ Il a fondé la paroisse de St-Norbert et en a été le premier curé.

“ Pendant les troubles de 1869, au Manitoba, le Père Lestanc a joué un rôle important, comme pacificateur et sage conseiller de Riel. Les Ontariens le détestaient, mais ils avaient bien tort, car sans lui, il y aurait eu des tragédies au fort Garry.

Le Père Lestanc mourut à Midnapore, Alta., le 4 mai 1912.

(1) M. l'abbé Georges Dugas.

CHAPITRE V

UNE LETTRE DU PÈRE DECORBY

Le successeur du Père Lestanc fut le Père Jules Decorby. Ce religieux naquit en France, diocèse de Viviers, en 1841. Il fit profession chez les Oblats en 1863, fut ordonné prêtre en 1867 et envoyé au Canada, l'année suivante. Son premier poste dans le Nord-Ouest fut la mission de St-Florent (Lebret). Il succéda en 1874 au P. Lestanc. " Le Père Décorby, lisons-nous dans "*l'Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest*", était plein de vie ; et comme il n'était pas un géant, il se trouvait bien à l'aise à cheval, et le coursier le moins ambitieux ne pouvait le trouver trop encombrant ". Les vieux Métis qui l'ont connu l'appellent encore aujourd'hui le petit Père Decorby.

Arrivé à la Montagne de Bois en décembre, il y séjourna peu de temps et se hâta de rejoindre le camp principal de la Rivière au Lait, où les Métis étaient revenus.

L'hiver de 1874-75 fut doux et la chasse abondante ; le Père fit 27 baptêmes et 6 mariages, après quoi il retourna, selon l'usage, à la mission du lac Qu'Appelle.

Jean-Louis Légaré étant parti, de son côté, en juillet, pour Saint-François-Xavier, y devint le héros d'une singulière aventure dont il se tira plutôt mal que bien. La voici : Un chef des Indiens Sauteux, *La Petite Coquille*, accompagné du *Petit Bœuf*, et du métis Henri Poitras, vint supplier Légaré de les conduire à Washington. Ce chef prétendait avoir droit à la concession d'une réserve par le

Gouvernement et il demandait à Jean-Louis de lui servir d'interprète. Celui-ci, ébloui par les grandes promesses du sauvage, consentit à l'accompagner. Mal lui en prit. Le voyage dura six mois et n'aboutit à rien. Jean-Louis en fut pour une dépense de six cents piastres, sans compter le temps perdu.

Ce ne fut ni la première ni la dernière fois que la bonté d'âme de cet homme lui coûta cher. Il est vrai qu'une autre visite qu'il reçut peu après, le consola de la première.

L'agent des Sauvages, M. Provencher, vint le trouver et lui fit une commande de 25,000 livres de viande de buffalo à livrer dans les cinq réserves suivantes: Fort Ellis, Fort Pelé, Swan River, Montagne du Tondre et Qu'Appelle. Le prix était de 15 sous la livre.

Durant la campagne d'hivernement de 1875-76, la Montagne de Bois et la Rivière au Lait furent presque totalement abandonnés des Métis, lesquels, suivant le bison, s'installèrent à la Montagne aux Cyprés. Le missionnaire fit là 91 baptêmes, 10 mariages et bâtit trois chapelles. Dans la partie nord de la Montagne, il en construisit une de 60 pieds sur 30 qui servit pour les trois hivernements de 1875-76-77.

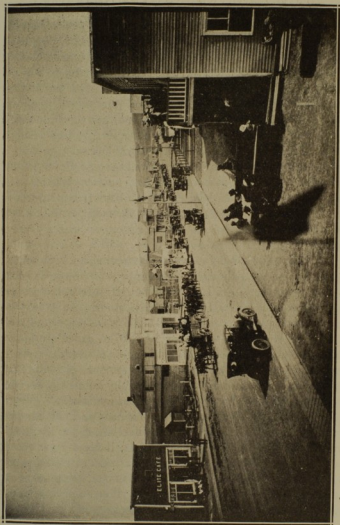
Nous donnons ici une lettre du Père Decorby au Père Lacombe, en date du 1er mars 1879. Elle est d'un tel intérêt que, malgré certaines redites relatives à la chasse au buffalo dont nous avons parlé plus haut, nous la reproduisons textuellement. Ces humbles missionnaires écrivent sans prétentions littéraires; mais, comme ils ont vécu ce qu'ils racontent, leurs récits atteignent fréquemment l'éloquence.

“ On appelle hivernement une place que nos Sauvages ou Métis choisissent pour passer l'hiver et se préparer aux expéditions de chasse. A cet effet, ils se construisent, au

milieu de nos prairies, des maisons provisoires qu'ils abandonnent à la fonte des neiges, et où, en attendant, ils trouveront un sûr abri. C'est ordinairement après un examen sérieux que l'emplacement est définitivement choisi. Il est nécessaire, en effet, de trouver, à proximité, du bois de construction et de chauffage, et de plus, d'être à portée des troupeaux de buffalos que l'on veut poursuivre pour en avoir la viande et la robe. Deux rendez-vous de chasse très renommés se trouvent enclavés dans les prairies faisant partie de la Mission de St-Florent de Lebreton ; ce sont : La Montagne aux Cyprès et la Montagne de Bois. Avant de m'y être rendu, je m'imaginai deux masses gigantesques recouvertes de neige. Mais les noms sont trompeurs. Ces localités ne sont que deux rangées de collines boisées et ravinées par quantité de petits ruisseaux qui s'y sont creusé des petits lits profonds.

Le Métis abat le bois, se construit une maison, la cimente, y met un bon plancher et y dispose tout avec une solidité et une coquetterie qui sembleraient indiquer une prise de possession définitive. Il n'en est rien, pourtant, et tout ce luxe ne tend qu'à se procurer un abri chaud pour quelques mois d'hiver. Le Sauvage non baptisé et qui n'a aucune teinte de civilisation est moins exigeant ; et sa loge, dressée au fond d'un ravin, contraste étrangement, par son état misérable, avec la maison confortable du Métis ou du Sauvage chrétien. La propreté lui est inconnue.

Le buffalo, lui aussi, a choisi les environs de la Montagne aux Cyprès pour son séjour de prédilection. Après avoir fui les quartiers où il abondait autrefois, il nous y est resté fidèle, malgré le nombre de ses acharnés destructeurs et les massacres fréquents dont il est victime. Rien ne peut lui faire abandonner nos prairies où il vit en nombreux troupeaux. La distance de Lebreton à la Montagne aux Cyprès



Rue principale de Willow Bunch, aux fêtes de Parmistice.

est d'environ 250 milles. Tout dernièrement, en faisant le voyage, après une centaine de milles, je rencontraï des troupeaux innombrables paissant tranquillement dans les gras paturages des vallées. A peine arrivé, je dus repartir pour la Rivière au Lait, pour assister une petite fille qui se mourrait et qui réclamait ma présence. Son Père m'avait envoyé sept chevaux avec la recommandation de ne pas les ménager et de bien organiser mes relais. Nous avons mis deux nuits et une journée pour nous rendre, et trois jours pour revenir. Et bien ! Tout ce long parcours s'est accompli au milieu des animaux de la Prairie. Aussi loin que le regard pouvait atteindre, on n'apercevait que des masses noires se mouvant sur le fond blanc du lac couvert de neige.

C'est ici qu'apparaissent la bonté de Dieu et la royauté de l'homme. Le bœuf des prairies qui, provoqué, fait voler en l'air son adversaire comme un ballon, le broie sous ses pieds, lui laboure les flancs de ses effroyables cornes, n'a pas même l'idée de se mesurer avec l'homme, si ce dernier ne lui cherche pas querelle.

En devenant le dernier refuge des buffalos, la Montagne aux Cyprès est aussi devenue le rendez-vous des chasseurs et des explorateurs de toutes sortes. Autrefois, quelques hommes hardis s'y aventurèrent seuls, au risque de se mesurer avec les Sauvages du voisinage. Il n'y a pas encore longtemps, un parti de Pieds-Noirs, tous montés sur d'excellents chevaux et désireux de faire preuve de bravoure, est venu en plein jour voler des chevaux, pendant que les propriétaires prenaient un peu de repos. Poursuivis à outrance, les maraudeurs furent atteints promptement. Se voyant serrés de près, ils se jetèrent dans un ravin, espérant échapper à une mort certaine. Mais un vieux chasseur métis, voulant entraîner sa troupe, et peut-

être, trouver une mort glorieuse, se précipita, la carabine au poing, sur les Sauvages embusqués dans le ravin.

Il n'eut pas le temps d'arriver ; une balle le foudroya. Mais l'élan était donné ; ses camarades se précipitèrent comme une avalanche et l'on vit bientôt sauter en l'air les têtes et les membres fauchés.

Voilà ce qu'était autrefois la Montagne aux Cyprès. Tout est bien changé aujourd'hui. Ce lieu est devenu le rendez-vous paternel de toutes les tribus indiennes, non seulement du Canada, mais des États-Unis. L'hiver dernier, une tribu de l'autre bord du Missouri y comptait près de 1,500 loges. Les Nez-Percés en comptaient 36. Ajoutez encore 200 à 300 loges de Sauteurs, de Cris, d'Assiniboines et autres. Ajoutez encore les débris d'une nombreuse tribu qui, après avoir tout pillé et massacré, dans certains cantons de l'Orégon, et franchi dans sa fuite vers le Canada, une distance de 1,500 milles, est venue se heurter sur la frontière à la cavalerie américaine, avant de parvenir jusqu'à notre Montagne. Ces infortunés nous arrivèrent dans un état déplorable, exténués, sans chaussures, sans vêtements, sans provisions, presque tous couverts de blessures encore saignantes.

Telle est la population nouvelle attirée à la Montagne aux Cyprès, l'hiver dernier, par l'espérance des belles chasses.

Il faut ajouter à ces chiffres 200 familles de Métis canadiens. Cette montagne est donc devenue, pendant l'hiver, un centre considérable où règne la plus grande activité. Les buffalos ont attiré tout ce monde, mélange de toutes races et de toutes religions.

La foi du missionnaire découvre une intention providentielle dans ce rassemblement de tant de gens, hier ennemis prêts à se scalper et à s'égorger, aujourd'hui réunis dans

un même sentiment de préservation, dans une même communauté de périls et d'intérêts. Dieu a permis que des hommes encore plongés dans les ténèbres du paganisme fussent ainsi placés à portée des missionnaires, et à même de recevoir les lumières de la religion.

Aussi ai-je fortement engagé nos chrétiens à ne leur donner que de bons exemples. En effet, les exemples que ces étrangers avaient rencontrés sur les bords du Missouri n'avaient point été de nature à les édifier. Mais Dieu a ses desseins ; et tout, j'espère, tournera à bien.

Nos chrétiens se sont divisés en trois principaux villages autour desquels les Infidèles ont établi leurs campements dans les plis de la montagne. Au centre de chacun de ces villages se dressait un long bâtiment à la construction duquel toutes les mains avaient concouru et que l'on désignait sous le nom d'église.

C'est dans cette modeste maison de Dieu que se réunissaient nos fidèles. Là se récitait le chapelet, se faisait la prière ; là était offert le Saint Sacrifice ; les instructions et les catéchismes s'y faisaient régulièrement. Je puis ajouter que cette église improvisée ne désemplissait pas et que, pendant tout le temps de l'hivernement, à voir la foule qui s'y rendait, on se serait cru en fête perpétuelle. L'hivernement est l'occasion de ce mouvement extraordinaire.

La chasse au buffalo exerce en effet un irrésistible attrait sur nos gens ; et malgré ses dangers, je comprends l'entrain et la passion qu'ils y mettent. Après avoir installé leurs familles, les chasseurs préparent leurs voitures d'hiver et, au jour convenu, ils partent et se frayent un passage sur la neige. Les trains glissent lentement. Debout sur son véhicule ou à cheval, le chasseur sonde du regard tous les points de l'horizon. Bientôt, il voit se

détacher sur le fond blanc de la prairie une ligne noire et majestueuse, semblable à la lisière d'un grand bois. Son cœur bondit d'émotion. Il prépare ses armes et se rapproche du troupeau avec prudence. Quelquefois les buffalos continuent à paître tranquillement, sans se soucier du péril qui les menace ; le plus souvent ils cherchent leur salut dans la fuite. Alors la troupe des chasseurs s'élançe à leur poursuite, mais modérément, chacun ayant soin de ne pas fatiguer les chevaux.

Arrivés tout près du gibier convoité, l'allure devient plus ardente et l'attaque se prononce. Chevaux et chasseurs se précipitent au milieu des bêtes affolées qui se dispersent dans toutes les directions. Des coups de feu retentissent, les buffalos tombent foudroyés, d'autres galopent en vomissant des flots de sang ; puis ils s'arrêtent subitement, se raidissent dans l'angoisse et tombent comme une masse. Quelques-uns, réduits au désespoir et serrés de trop près, se retournent et chargent le chasseur qui parfois n'a pas le temps de parer le coup.

Il existe dans la prairie des trous nombreux dissimulés sous les hautes herbes. Si le cheval au galop a le malheur d'y mettre le pied, il culbute avec son cavalier. D'autre fois, une balle égarée à travers le tourbillon de poussière frappe un chasseur. Les accidents graves sont fréquents et il n'est point inutile qu'un prêtre suive l'expédition.

Dès qu'un chasseur a tué le nombre de bêtes qu'il a fixé, dans son esprit, il se hâte d'en charger son traîneau et de reprendre le chemin de l'hivernement. Sa femme l'attend anxieuse au foyer, et ses enfants ont compté les jours par des entailles pratiquées sur un morceau de bois. A la prière du soir on n'oublie point le père absent. Tandis que les chasseurs sont au loin, le missionnaire visite les divers hivernements et travaille au salut des âmes.

En arrivant dans un campement, son premier soin est d'entendre les confessions. Car, si ces pauvres gens n'ont pas souvent le prêtre au milieu d'eux, ils savent s'en servir lorsqu'il vient et reçoivent les sacrements.

Mais la grande occupation du missionnaire est le catéchisme, occupation des plus laborieuses.

En effet, les enfants de la prairie ont l'intelligence bien moins ouverte aux choses de la foi que les enfants de nos écoles. Des familles nomades n'offrent guère de ressources pour l'instruction religieuse. Leurs parents ne les préparent point, le prêtre est obligé de tout faire et de leur inculquer les notions les plus élémentaires, soit pour les idées, soit pour le sens même des mots.

Il doit enseigner les prières et faire sortir graduellement de la nuit ces pauvres âmes enténébrées.

Son labeur, cependant, n'est pas perdu. Le jour se fait progressivement dans les esprits. Les enfants prennent goût à l'étude, et vient un jour où l'on peut annoncer une fête de première communion.

C'est une grande joie pour tout le camp ; on se prépare à cette solennité et l'on déploie à la célébrer toute la pompe possible.

La visite des malades est encore une des plus grandes sollicitudes du missionnaire. Il fait parfois un voyage de 200 milles pour assister les mourants, le visage fouetté par les rafales de neige. Aussi quand, après une course de deux ou trois jours, les vêtements couverts de glace, il aperçoit la ligne des bois où le campement s'abrite, éprouve-t-il un vrai sentiment de délivrance. Auprès d'un bon feu on oublie toutes les souffrances, et on prépare l'entrée au ciel de quelque moribond qui soupirait après l'arrivée de son consolateur.

Ainsi s'écoulent les journées du missionnaire pendant l'hivernement. A ces travaux viennent se joindre l'instruction des étrangers dont j'ai déjà parlé. On ne peut que glaner parmi ceux-ci, à cause de la brièveté de leur séjour ; mais, en attendant un établissement définitif, ils recueillent du moins quelques bonnes impressions, reçoivent quelques éléments de foi. Quelques-uns même se convertissent complètement ; tandis que d'autres, en s'en allant, emportent les bons souvenirs qui les disposeront à une conversion ultérieure."

J. DECORBY, O.M.I.

CHAPITRE VI

SITTING BULL A LA MONTAGNE DE BOIS

Interrompons un instant notre récit par l'épisode de Sitting Bull à la Montagne de Bois. Parmi les faits d'armes qui signalèrent les longues guerres entre les Indiens et les troupes américaines, nul peut-être n'est plus populaire que celui qui se termina par le massacre de l'héroïque cavalerie du général Custer.

C'était le 25 juin, 1876. L'année précédente, les Commissaires de la République, réunis au camp de *Red Cloud*, Montana, avec les chefs de la puissante nation des Sioux, avaient vainement tenté de faire signer à ces Indiens un traité par lequel ils renonceraient à leur territoire et consentiraient à se retirer dans la réserve nouvelle qui leur était assignée. La plus grande partie des Sauvages, sous l'influence du grand chef Sitting Bull, se refusèrent obstinément à tout compromis. En désespoir de cause, les délégués américains se virent contraints de signifier aux Peaux-Rouges que, si le 1er janvier 1876, ils n'étaient pas entrés dans la dite réserve, ils seraient traités en ennemis. C'était la guerre.

Sitting Bull était un chef aussi avisé que brave. Craignant d'être écrasé en rase campagne, il se retira, suivi d'une grande partie de sa nation, dans un pays difficile, raviné et boisé, arrosé par une petite rivière appelée *The Little Big Horn*. Les troupes américaines ne devaient pas tarder à l'y poursuivre. Leur plan était de l'encercler, le

général Gibbon par l'ouest, le général Crook par le sud, et le général Perry par l'est. Le malheur voulut que le colonel Custer, chef du septième régiment, de la *United States Cavalry* qui appartenait au corps de Perry, remontant trop hardiment peut-être la vallée, se heurtât inopinément à l'inennemi comptant 4,000 guerriers. Dans le combat qui suivit, Custer et ses cinq compagnies périrent, sans qu'un seul cherchât son salut dans la fuite. Lorsque, deux jours plus tard, le gros des troupes arriva, ils ne trouvèrent sur le champ de bataille que 259 cadavres et 53 blessés.

Les Américains n'eurent pas même la consolation de venger leurs frères si héroïquement tombés. Sitting Bull, en effet, ne se faisant point d'illusion sur le sort qui l'attendait, avait levé son camp et fuyait à marches forcées dans la direction de la frontière canadienne où il parvint bientôt sans encombres, ses cavaliers chargés de butin et portant les chevelures des vaincus suspendues au poitrail de leurs poneys.

Ici commence ce qui, dans ces événements, nous concerne :

Jean-Louis Légaré avait établi, depuis quelques années, un poste de traite à la Montagne de Bois, non loin des lignes de l'État de Montana. Or, c'est précisément dans la direction de la Montagne de Bois que se portèrent les hordes fugitives. Laissons Légaré nous narrer lui-même la réception qu'il fit à ses farouches visiteurs. Sous le calme apparent du récit, on a peine à réaliser le tragique de la situation et la force d'âme qu'il fallait au traiteur pour en imposer aux barbares et sauver sa vie.

“ C'était, dit-il, un après-midi de novembre, le 17 ; par un froid vif, j'étais dans mon magasin avec deux de mes hommes, lorsque une douzaine de Sauvages à cheval firent

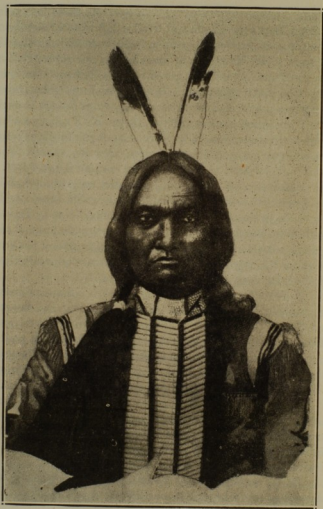
leur apparition. *Little Knive* était à leur tête. Sans descendre de leurs montures, ils vinrent droit à la fenêtre et se mirent à nous regarder. Des robes de buffalo les recouvraient de la tête aux pieds. Ils restèrent ainsi à nous inspecter pendant au moins une demi-heure, sans que nous fissions la moindre attention à leur présence. A la fin *Little Knive* entra, laissa la porte ouverte et demeura un long temps à nous surveiller. Après quoi, sans paraître nous voir, il avança tranquillement au milieu de la place, s'assit sur le plancher et appela ses compagnons les uns après les autres. Tous entrèrent, laissant la porte ouverte comme il avait fait.

“ Quant à moi, je me gardai de dire un mot ou de faire un geste, attendant paisiblement ce qu'ils feraient. La scène se prolongea ainsi pendant deux heures. Tout-à-coup, d'un bond, *Little Knive* fut sur ses pieds ; puis il vint à nous, nous serra la main et retourna à sa place. Ses compagnons l'imitèrent. L'un de ces derniers, du nom de *Crow*, le *Corbeau*, était l'orateur de la bande.

“ Après s'être tourné vers les quatre coins cardinaux, le *Corbeau* commença son discours. Il tint un langage pacifique. “ Nous sommes venus de la frontière américaine, dit-il, parce que nous ne pouvions pas y dormir en paix et que nous avons appris que la *Grande Femme*, (la reine Victoria), était bonne pour ses enfants. Voilà pourquoi nous sommes venus dans ce pays, pour dormir en paix.”

“ Après cela il exposa qu'ils étaient dans un grand besoin, ce qui se voyait clairement. On parla ensuite du traité. Ils me dirent que, si je voulais leur donner de quoi faire la chasse, de la poudre, des capsules, du tabac, ils traiteraient avec moi.

Afin de me débarrasser d'eux sans leur déplaire, je leur donnai pour trente piastres d'effets. Après quoi, ils s'en allèrent.”



SITTING BULL

Ces douze cavaliers n'étaient ni plus ni moins que les éclaireurs de Sitting Bull qui les attendait à la frontière. Ils firent rapport que les chemins étaient libres, et dès le lendemain, on les vit reparaître avec 70 loges qui campèrent autour du magasin de Légaré, de Jean-Louis, comme l'appelaient les sauvages.

Ces gens étaient de purs barbares. Pour tout costume, ils portaient une peau de bison serrée à la ceinture par une corde, sans coiffure, ni chemise, ni pantalon. Ils avaient toutefois des chaussures et des *mitâsses*, et leurs fusils ne les quittaient jamais.

Ce ne fut qu'après l'arrivée des Sioux à la Montagne de Bois que la Police Montée du poste de la Montagne aux Cyprès eut connaissance du massacre de Custer.

Le major Walsh se rendit donc à leur rencontre à la Montagne de Bois à la tête d'un détachement de vingt-cinq hommes, (24 novembre 1876). Il y établit même un poste permanent l'année suivante. Mais après de longues palabres, s'étant aperçu que leurs intentions étaient pacifiques et que leur unique objet était de se mettre à l'abri des Américains, il jugea qu'il valait mieux ne pas les molester, tant qu'ils garderaient la paix sur la frontière, et rentra dans son fort.

Tandis que s'accomplissaient ces événements et que Jean-Louis voyait la vague des Sioux déferler autour de lui, le malheur planait sur son foyer et devait le briser à jamais. Son épouse était partie en visite chez son père, François Ouellette, à la Montagne aux Cyprès. Pendant une course à travers la prairie, elle tomba de cheval et s'infligea des blessures mortelles. Un messenger vint lui apporter la triste nouvelle. Légaré partit en toute hâte, il n'arriva que pour recueillir le dernier soupir de celle qui était la compagne de sa vie. Décédée le 4 décembre, ses

restes furent transportés immédiatement au cimetière de la mission de Qu'Appelle, distant de 300 milles. Ses funérailles eurent lieu le 19 décembre suivant.

Jean-Louis revint à la Montagne de Bois, et il trouva les Sioux occupés à faire la chasse au buffalo. Ils se ravitaillèrent durant l'hiver à son magasin. Ils n'entendaient rien au commerce, troquant sans notion de la valeur des choses, achetant au gré de leurs caprices, d'ailleurs très braves et conduits par un chef d'une rare éloquence, Sitting Bull, le *Bœuf Assis*. Pendant cinq mois le flot des émigrés continua de monter, si bien que, au mois de mai 1877, on compta dans les campements de la Montagne de Bois 800 loges avec 4,000 âmes.

Cette immigration au Canada n'alla pas sans de graves inconvénients. Lorsque les bisons se furent éloignés, les Sauvages se virent obligés de chercher dans la rapine de quoi se soutenir. Ils faisaient de fréquentes expéditions par delà les frontières, razziant les troupeaux. Ils forçaient les traitants canadiens à leur céder leurs marchandises sans espoir de paiement ; ils allaient jusqu'à maltraiter les récalcitrants et à les menacer de leur faire un mauvais parti.

Pour donner une idée de leur barbarie, le fait suivant suffira :

Une année que la chasse avait été mauvaise et que la disette régnait à leur camp, le capitaine Allen, l'un des marchands de l'endroit, vit un parti d'Indiens entrer dans sa maison. Ceux-ci le sommèrent de leur donner des provisions car, dirent-ils, eux et leurs familles mouraient de faim. Livrer ses provisions sans espoir de paiement n'était point pour plaire à un marchand, d'autant plus que l'exigence pourrait se renouveler. Allen refusa net. Les Sioux coururent à la résidence privée de cet homme et, se saisis-

sant de son enfant, malgré les cris de la mère, ils l'apportèrent sur le comptoir et lui tinrent ce discours : "Tu refuses de nous donner à manger, quoique nos enfants meurent de faim. Eh bien ! pour te montrer ce que c'est que de voir mourir son enfant, nous allons égorger le tien sous tes yeux."

La Police Montée, accourue à la rescousse, fit signe à Allen de céder pour éviter une catastrophe. Ce ne fut pas la seule fois qu'il dût se laisser piller pour échapper à la mort et au massacre des siens.

CHÂPITRE VII

ARRIVÉE DE TROIS CANADIENS

LE P. HUGONARD

Nous avons dit dans un chapitre précédent que le gros des Métis avaient hiverné en 1875-76-77, à la Montagne aux Cyprès. A l'automne 1877, ils se transportèrent à la Montagne de Bois. Le Père Decorby demeura, du 18 octobre au 30 décembre, dans la première résidence, puis il passa le reste de l'hiver en visites aux autres campements. Il fit pendant la saison 40 baptêmes et 10 mariages.

Les postes que le Père Decorby visita cette année étaient, outre les Montagnes aux Cyprès et de Bois déjà cités, la Rivière au Lait, la Rivière Blanche et la Rivière du Porc-Epic.

A ce propos, le Père Lacombe, alors curé de Sainte-Marie de Winnipeg, écrivait au T. Rév. Père Fabre, Supérieur Général des Oblats de Marie, la lettre suivante :

“ Le Père Decorby est au milieu de ceux qu'on appelle les hivernants et y résidera jusqu'à la fin de l'hiver. Ils se trouvent à quelques centaines de milles de la mission de Qu'Appelle. Les hivernants forment différents camps de 50 à 80 familles chacun ; ce qui fait surgir un certain nombre de villages composés de cabanes qui sont essentiellement temporaires puisqu'elles ne sont construites que pour la durée de la chasse. Depuis plusieurs années,

nos missionnaires ont passé leurs hivers au milieu de ces populations si dévouées au prêtre et si heureuses de le posséder pendant leurs aventureuses expéditions. Ce genre de vie d'une partie de nos Métis constitue un grand obstacle à l'action civilisatrice et religieuse. Jusqu'ici, il a été bien difficile d'instruire les jeunes enfants qui grandissent sans entendre parler d'autre chose que de chasses, de fourrures, de peaux, etc. Ne voyant le prêtre qu'une fois dans l'année, et cela en passant, ils ne peuvent que bien imparfaitement profiter des leçons de catéchisme et ne connaissent pas l'école.

“ Cette vie des hivernements est loin d'être favorable au progrès moral et matériel de ces chrétiens qui, malgré leur attachement à la religion, en oublient souvent les préceptes. Bientôt ils seront forcés, malgré eux, de se fixer et de cultiver la terre, car la chasse au buffalo va disparaître, cet animal menaçant d'être anéanti par la destruction qui s'en fait continuellement.

“ Le Père Decorby, comme vous le savez, est plein de santé et de vigueur, et il aime beaucoup ce genre de ministère. Les Métis, de leur côté, savent apprécier son dévouement.”

Comme on le voit, le Père Decorby était content de son sort, mais il allait être appelé à un autre apostolat et il dut quitter ses ouailles qui le regrettèrent sincèrement. Il commença, en 1878, à visiter la nouvelle mission du fort Ellice, et deux ans plus tard, il la fonda définitivement. On le retrouve, en 1893, à Sainte-Rose-du-Lac, desservant des Canadiens de l'endroit, et en 1896, à Landshut, à la tête d'une mission allemande. “ Le petit Père Decorby, disait-on, parle toutes les langues.” On serait tenté de le croire, puisque, du fort Pelley où il se trouve en 1902, on le voit desservir Yorkton, où s'était établi un groupe consi-

dérable de Galiciens. Après une carrière bien remplie, ce bon missionnaire mourut plein de mérites à St-Boniface, le 16 octobre 1916.

Au moment où le Père J. Decorby quittait définitivement la Montagne de Bois, Jean-Louis Légaré n'était plus le seul canadien-français qui habitait chez les Métis. Depuis deux ans, Gaspard Beaupré était rendu au pays, et cette même année, Zotique Désautels et Joseph Lapointe arrivèrent. Gaspard Beaupré était natif de l'Assomption, P. Q. Il commença son cours au collège de ce village, mais il ne mordit point à l'étude. Il ne rêvait que d'aventures, de *cow-boys* et de buffalos. A quinze ou seize ans, il partit pour le Nord-Ouest et échoua à la Montagne aux Cyprès où il hiverna, à l'emploi d'un certain Louis Morin du fort Walsh. Le traiteur le plus important de l'endroit était alors Patrice Breland.

L'année suivante, Beaupré entra au service de Jean-Louis Légaré. Il épousa, le 2 février 1880, Florestine Piché qui lui donna de nombreux enfants dont l'un, le géant Beaupré, eut un instant de célébrité.

Zotique Désautels et Joseph Lapointe arrivèrent dans le cours de l'été, à Winnipeg, qui portait alors le nom de La Fourche. Incapable d'entreprendre seuls un long et dangereux voyage à travers les grandes prairies, ils se mirent à la remorque d'un traiteur, Ignace Lamarche, lequel, accompagné d'un serviteur, Joseph Klyne, s'en allait commercer au Fort Walsh, à la Montagne aux Cyprès. Le voyage dura quarante jours, et on peut soupçonner les impressions parfois pénibles que réalisèrent nos jeunes citadins peu habitués à ce genre de trajet. Ayant atteint un canton surnommé le Grand-Bois, ils tombèrent dans un marais fangeux. Leurs charrettes trop chargées s'embourbèrent. Heureux furent-ils de pouvoir sortir

avant la tombée de la nuit. Obligés de camper près de là, au milieu des grandes herbes, ils furent dévorés toute la nuit par une nuée de maringouins. Le mets du pays et de l'époque, c'était de la viande sèche ou du pemmican. Jugez de l'appétit de nos voyageurs réduits à se contenter d'un mets auquel ils ne trouvaient aucune saveur et qui ne paraissait pas apaiser leur faim. Encore si des bisons s'étaient présentés, mais la prairie était déserte et rien ne paraissait à l'horizon. Pourtant voici qu'au bout de dix jours, l'un de ces animaux attendu avec tant d'impatience, s'offre à eux. Mais ce n'est pas tout de rencontrer un buffalo, il faut l'abattre. Or, aucun d'eux n'étaient chasseur et seul Jos. Klyne était bon cavalier. Il sauta sur l'unique cheval coureur que Lamarche possédait et se lança à la poursuite de son gibier.

Mais le malheur voulut que le bison, se sentant sercé de près, fit volte-face et épouvanta notre malheureux coursier, lequel battit en retraite malgré tous les efforts de Klyne pour le ramener.

Quelques jours après cette fâcheuse aventure, ils aperçurent un autre petit troupeau. Cette fois, Lamarche recourut aux grands moyens, comme on dit. Il enfourcha un vieux bidet encore vigoureux et, s'armant d'un grand fouet, il se lança à la suite de Klyne. Lorsque le cheval de celui-ci, pris de peur, faisait mine de reculer, Lamarche le rouait de coups, tant et si bien qu'à la fin, nos chasseurs arrivèrent à portée de fusil des buffalos. Klyne visa alors une vache magnifique et lâcha son coup. Le maladroit manqua sa proie, mais, par miracle, la balle alla se loger dans l'oreille d'un jeune bœuf de deux ans, victime innocente, qui tomba raide mort. L'animal était gras à souhait.

Ils approchèrent les voitures et commencèrent à le déshabiller. On peut deviner leur joie et l'excellent souper

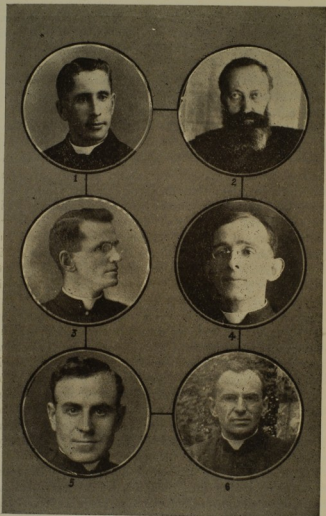
qu'ils firent. N'allez pas croire cependant qu'ils se servissent de bons rôtis. Non. L'unique manière de cuire leur repas était la chaudière, et le bouilli perpétuel était le régime imposé.

Klyne fit sécher au soleil la plus grande partie de cette viande taillée en lanières, seul moyen de la conserver, et utilisa la robe comme couverture.

Enfin, parvenus à 10 milles environ au nord de Willow-Bunch actuel, ils firent la rencontre d'un petit camp de Sioux. D'aussi loin qu'ils les aperçurent, ces Sauvages se lancèrent au-devant d'eux au grand galop, cheveux au vent, fusils au poing. Pour dire vrai, en les voyant ainsi courir, les Canadiens n'étaient qu'à moitié rassurés, et ils se demandaient ce qu'il allait advenir de leur chevelure. L'attitude tranquille de Lamarche et de son serviteur leur rendit confiance. En effet, les cavaliers, d'aussi loin qu'ils purent se faire entendre, les saluèrent des mots *how! how!* Puis ils les prièrent de leur donner du tabac et du vermillon pour leur tatouage. Ils campèrent tout près d'eux. Lamarche, qui comptait faire une traite avantageuse, en fut pour ses frais. Ces pauvres gens n'avaient presque rien à troquer. Ils leur donnèrent néanmoins le spectacle d'une danse qui les intéressa beaucoup. Dans la soirée, ils dansèrent le *P>waa*. C'était pour eux une nouveauté de les voir, la figure peinte de diverses couleurs, danser, sauter, faire toutes sortes de contorsions à la façon des bêtes féroces, avec accompagnement de cris et de hurlements affreux. Pour dire vrai, les Canadiens étaient plus effrayés qu'ils ne le laissaient paraître.

En arrivant à la Montagne de Bois, Zotique Désautels prit du service pour Jean-Louis Légaré ; Joseph Lapointe continua, en compagnie de Lamarche, jusqu'au fort Walsh.

GRUPE DE VICAIRES



(1) M.-O. Faucher, (2) I.-R. Meindre, (3) A. Turgeon
(4) R. Girouard, (5) L.-E. Duchaine, (6) O. Brouillard

Quelques semaines plus tard, la petite colonie apprit avec joie la venue prochaine d'un nouveau missionnaire dans la personne du R. Père Hugonard. Mais voici qu'à la fin d'octobre, un chasseur, de retour d'une tournée, annonça que le Père Hugonard se trouvait stationné à la Montagne Sale, sans pouvoir aller plus loin, vu que ses hommes avaient perdu leurs chevaux. Des provisions et des chevaux furent donc expédiés au plus vite ; et, quelques jours plus tard, le R. Père Hugonard arrivait sain et sauf. Il était suivi d'un certain nombre de familles de la mission de Qu'Appelle. Aussitôt après son arrivée, les Métis se mirent en frais d'ériger une nouvelle chapelle, auprès des magasins de Légaré, à 3 milles à l'est des casernes de la Police Montée. En une semaine tout fut achevé. C'était en somme une assez piètre affaire que cette chapelle dont le P. Hugonard nous a laissé la description. Elle ne différait guère des autres que par le plus grand froid qui y régnait, malgré le gros poêle qu'on y avait mis, formé de deux grandes chaudières rivées ensemble. Pendant une tempête, le 7 mars, le Précieux Sang se figea sur les parois du calice. Comme les ornements étaient rares, Madame Ouellette en fabriqua un avec du mérino noir fort élégant. Les dames s'industrièrent de leur côté à orner l'autel.

Comme la première chapelle, édiflée en 1870, elle n'eut pas de vitres. Les fenêtres furent fermées avec des peaux de cabri dressées aussi fin que du parchemin, tandis que la porte l'était avec une peau de buffalo.

Le missionnaire résida généralement chez les trois principaux traiteurs de l'endroit, Jean-Louis Légaré, Geo. Fisher et J.-B. Dauphinais. Il campa cet hiver à la Montagne de Bois 150 familles métisses, à part le gros camp sioux établi dans les environs. Sitting Bull, chef de la bande, fût toujours très opposé au christianisme et il ne

permettait pas au P. Hugonard d'y visiter les malades. Le missionnaire réussit néanmoins à voir quelques enfants en danger de mort, en disant à leurs mères qu'il possédait une bonne médecine. Cette médecine n'était autre chose que de l'eau baptismale mise par lui dans une bouteille d'eau de senteur. A la faveur du parfum, il baignait la face et le front du petit être, et le baptisait.

Zotique Désautels, de son côté, eût le bonheur de baptiser quelques petits enfants sioux.

"Quelques semaines avant l'arrivée du Père Hugonard", disait-il, "je fus appelé par un Métis, Joseph Lapière, pour baptiser son nouveau-né. Or, il y avait dans la maison un Sauvage Sioux qui suivit la cérémonie avec une extrême attention. Lorsque j'eus terminé, ce Sauvage s'informa auprès de Lapière qu'elle était la signification de cette cérémonie. Celui-ci, qui parlait un peu sa langue, lui expliqua que le baptême était nécessaire pour que l'enfant, s'il mourait, pût voir le *Grand Esprit*. Vivement impressionné, le Sauvage déclara qu'il avait un enfant de quelques mois très malade, et qu'il désirait qu'on lui administrât la même *médecine*. J'acceptai donc de lui complaire ; et ayant pris au magasin une fiole pleine d'eau, je me rendis dans sa loge, accompagné d'un Métis, Bengas Houle, qui parlait sa langue. C'est ainsi que je baptisai mon second enfant. Je fis ensuite comprendre au Sauvage que, si son fils mourait, il était assuré de voir Dieu et que, de plus, il serait enterré comme l'un des nôtres.

Quelques jours après, l'enfant mourut comme on s'y attendait. Nous eûmes assez de difficulté pour lui confectonner un cercueil ; mais finalement nous en vîmes à bout. On conduisit donc le corps au cimetière. Mais au milieu de la cérémonie, voilà que le Sauvage m'interrompt et, me mettant la main sur le bras, me reproche de ne pas

faire comme la *Robe Noire*, lequel parlait à Dieu dans un livre. Je lui répondis que je n'avais pas encore terminé et j'envoyai en hâte mon servent Houle chercher au magasin un livre de prières. Je lus alors sur le corps les prières des morts, ce qui termina la cérémonie à sa satisfaction.

“ Un mois plus tard, j'eus l'occasion de baptiser encore, dans les mêmes circonstances, un petit cousin du défunt qui mourut comme le premier.”

“ Plusieurs fois, ajoute le Père Hugonard, j'eus l'occasion d'assister aux cérémonies de sépulture de ces petits enfants qu'on enterrait à la païenne. Le petit corps était habillé en rassade et enveloppé de coton jaune, puis recouvert d'une peau de buffalo et déposé sur un échafaud dressé sur une petite butte, les grandes buttes étant réservées aux hommes. Les parents accompagnaient le corps ; puis venait la mère, pleurant bien fort et proclamant les qualités de son enfant. Pendant huit jours, elle se rendait exactement, au coucher du soleil, à la dite butte et criait durant un quart d'heure les vertus du petit défunt.”

Le gouvernement canadien finit par ordonner aux Sioux d'enterrer leurs morts dans des fosses à la façon des chrétiens.

C'est précisément à cause de ces Sioux que le Gouvernement avait dû stationner à la Montagne de Bois un fort détachement de Police Montée, placé sous les ordres du Major Walsh. Cet officier supérieur était protestant, mais il témoignait une grande bienveillance au missionnaire et avait voulu se charger gracieusement de l'entretien de la lampe du sanctuaire.

Le Major avait à son service un interprète canadien-français du nom de Larrivée qui possédait également bien l'anglais, le français, le sioux et même, paraît-il, un peu de grec et de latin. Ce malheureux était originaire de Montréal, avait fait ses études au collège, puis s'était enfui